

toujours beaucoup plus bello que cello qui succédera à une récolte semée en place, et je pense que l'on ne peut évaluer cette supériorité à moins de 4 à 5 hectolitres de froment par hectare.

Après avoir établi ces calculs pour des terrains d'une fertilité médiocre, il n'est pas sans intérêt de chercher à les appliquer à des sols plus riches et d'un loyer plus élevé : en supposant que l'on payerait un loyer double de celui que j'ai indiqué plus haut, c'est-à-dire 120 fr. par hectare, d'un terrain dont on pourrait aussi attendre une récolte double, ou 40,000 kil. par hectare, nous trouverons que la somme des dépenses de culture ne sera augmentée que de l'accroissement du loyer, et de celui des frais de transport et d'emmagasinage de la récolte, qui seront doubles ; ainsi, nous avons à ajouter 60 fr. pour le loyer, et 17 fr. pour le transport, le chargement et le déchargement ; ce qui porte la dépense totale, par le procédé du repiquage, à 431 fr. 15 c., et le produit étant de 40,000 kil., le prix de 1,000 kil. ressortira à 10 fr. 77 cent. Ainsi, en payant un loyer double de ce terrain, on pourra encore y produire les betteraves à un prix moindre de plus d'un tiers de celui auquel elles reviennent dans un sol moins riche. Il en est ainsi de toutes les récoltes qui exigent beaucoup de dépense de culture, et où, par conséquent, le loyer de la terre n'entre que pour une petite proportion dans les dépenses de dépenses de production. C'est pour cela qu'en général les betteraves se produisent à plus bas prix dans les environs des grandes villes, où le sol est ordinairement amélioré dès longtemps par l'application d'engrais abondants, ou dans nos provinces les plus fertiles, comme la Flandre et l'Artois, quoique la terre se loue toujours à des prix très-élevés, dans l'une et dans l'autre de ces circonstances. Mais aussi l'on doit dire que les racines ont dans ce cas une valeur intérieure dans leur emploi à la nourriture du bétail, à celle des racines produites par des terrains moins fertiles, parce qu'elles sont moins riches en sucre et en autres principes nutritifs ; elles ont surtout beaucoup moins de valeur pour le manufacturier, pour lequel les frais de fabrication sont à peu près les mêmes pour les betteraves de diverses qualités ; et si les bette-

raves produites par tel sol rendent 50 pour 100 de sucre de plus que celles qui ont été récoltées sur tel autre, il est probable que le fabricant trouverait encore du profit à payer les premières à un prix double des secondes.

QUESTIONS AGRICOLES.

QUESTION. Doit-on donner les labours plus profonds dans des sols légers qui craignent la sécheresse, que dans les terres fortes qui sont sujettes à souffrir de l'humidité ?

RÉPONSE. Les labours profonds contribuent à garantir les récoltes des effets de la sécheresse, autant que de l'humidité produite par des pluies trop abondantes ; ils sont donc également convenables dans les deux cas, en les employant avec les précautions convenables, qui consistent principalement à n'approfondir que graduellement la couche de terre cultivée, dans les sols dont la couche inférieure est infertile. Au reste, cette circonstance se rencontre beaucoup plus rarement qu'on ne le croit communément, et j'ai observé souvent d'excellents effets des labours profonds, même pour la première récolte qui les suivait, dans des terrains où les cultivateurs du lieu soutenaient qu'on rendrait le sol stérile pour plusieurs années.

Q. En Pologne on donne des pommes de terre crues aux chevaux, on les coupe par petits morceaux, et on les saupoudre de sel pendant les deux ou trois premiers jours, après quoi ils les mangent avec avidité. Que pensez-vous de cette méthode, et combien conviendrait-il d'en donner.

R. Les pommes de terre crues forment en général une assez mauvaise nourriture pour les chevaux, ou moins d'après mon expérience.

Q. M. Knight a essayé avec succès d'empêcher les pucerons d'attaquer les navets, en arrosant légèrement le champ avec une composition d'urine, de chaux et de suie.

R. Ce moyen est fort utile, comme tous ceux qui ont pour effet d'accélérer la croissance de la plante dans sa première jeunesse, car c'est vers ce but que l'on doit tendre pour diminuer les ravages du puce-